

# IMPRESSIONS DE CAPEX

L'étranger qui arrive à Toronto ne peut s'empêcher de voir d'un coup d'œil pourquoi cette cité porte le nom de Ville Reine: des autoroutes à douze voies, propres et très bien éclairées, des gratte-ciel recouverts de parois vitrées transparentes, partout une impression d'opulence que vient confirmer l'allure de tranquille assurance des résidents de la vraie métropole du Canada.

Située au cœur du circuit économique américain et contenant le quart de la population canadienne et le tiers de l'activité commerciale, Toronto fait bonne figure à côté de New York, Detroit et Chicago. Elle ne se distingue des villes du sud que par son petit côté "British": le métro est calqué sur celui de Londres et le "Union Jack" est arboré fièrement un peu partout, supplantant nettement l'unifolié canadien.

En effet, si Toronto est la métropole du Canada, elle est celle du seul Canada qui compte, le Canada anglais où sont concentrés le pouvoir, la prospérité et les perspectives d'avenir. Quoi qu'en dise une certaine publicité, il m'aurait semblé aussi absurde de parler français à Toronto que chinois au Mexique; quand on rend visite aux maîtres du monde, on parle leur langue.

L'exposition philatélique internationale CAPEX est à l'image de la cité qui l'arbrite. Soigneusement préparée, grassement subventionnée, elle montre à la face du monde philatélique la réussite du Canada anglais. Rien n'a été négligé pour en assurer le succès: le gouvernement canadien a émis des timbres et des feuillets qui se vendent chers et se revendent encore plus chers, les postes américaines vendent un feuillet qui fait accourir à Toronto les collectionneurs de New York, du Michigan et d'ailleurs.

Samedi matin, 10 heures: des milliers de personnes s'entassent autour de l'"Automotive Building" (traduise qui pourra...); aussitôt les portes ouvertes, le troupeau se rue vers les comptoirs de vente de feuillets comme vers les mangeoires d'une écurie. C'est à qui paiera \$5.00 pour se procurer des morceaux de papier imprimé qu'il revendra au double la semaine suivante.

Laissant de côté ce triste spectacle de la bêtise humaine exploitée par les spéculateurs et encouragée par les gouvernements, faisons le tour de l'exposition. On y trouve les premières émissions de tous les pays, avec plusieurs variétés d'oblitérations et toute une panoplie d'enveloppes et de plis où figurent des marques postales originales (premières liaisons aériennes, poste militaire, etc.). Bref, un vrai régal pour l'amateur d'histoire postale et d'anciens timbres.

J'ai vu à CAPEX plusieurs pièces que je n'avais contemplé que dans les catalogues: ainsi, plusieurs exemplaires de premières séries d'Afghanistan, des

timbres émis pour la Terre de François-Joseph, de magnifiques collections de timbres hawaïens, les plus belles pièces de la collection de la reine Elisabeth II, le timbre le plus rare au monde, et j'en passe. C'était là que se trouvait la véritable richesse de l'exposition, dans ces cadres où étaient mis en montre les joyaux d'une époque où les timbres servaient encore principalement à affranchir la correspondance.

Ayant vu les collections exposées (avec des indications unilingues anglaises), montons à la mezzanine où se trouvent les marchands et les comptoirs des administrations postales. Du côté des négociants, en grande majorité britanniques, vous pouvez vous procurer les timbres que vous avez vu exposés, à cette condition près, que vous ayez quelques milliers de dollars en poche... Celui qui vous parle a eu la chance de trouver un vendeur londonien qui avait des timbres à 5¢; on l'a servi avec une politesse et un empressement que l'on aimerait rencontrer plus souvent de ce côté-ci de l'Atlantique.

Quant aux représentants des gouvernements, le meilleur côtoie le pire, des très belles émissions scandinaves à la camelote d'Europe de l'Est, en passant par le Mozambique qui, allez savoir pourquoi, a émis un timbre à l'occasion de CAPEX. En général, le service est excellent et le philatéliste peut se procurer à la valeur nominale les émissions récentes d'une trentaine de pays. Je passerai sous silence l'attitude des officines postales des deux états nord-américains qui semblent déterminés à épouser leurs déficits en écrémant les philatélistes.

Nous avons terminé notre visite, nous avons pu constater sur Yonge Street que Toronto-la-Pure appartient désormais au folklore et nous voici de retour au Québec. Quelle leçon pouvons-nous tirer de ce que nous avons vu et entendu? La principale constatation qui vient à l'esprit est qu'un peuple a une philatélie à son image: CAPEX reflète la richesse et le rayonnement international du Canada anglais et de sa métropole comme EXUP a témoigné du caractère provincial et marginal du Canada français et de sa métropole. D'un côté, un grand succès obtenu par de grands moyens, de l'autre un demi-échec qui montre que le dévouement et le travail bénévole ne compensent qu'imparfaitement l'absence d'appui sérieux de la part de ceux qui ont l'argent et le pouvoir.

Cette différence ne surprend personne: alors que le Québec ne cesse de s'appauvrir, alors que Montréal n'arrive plus à cacher son déclin derrière d'impressionnantes façades comme celle du Vélodrome, alors que les capitaux et les compétences se déplacent vers Toronto (en attendant d'aboutir à Chicago), il faudrait une bonne dose de naïveté pour croire que l'activité philatélique ne suivra pas l'activité économique (les timbres se déplacent avec les dollars). A moins d'un changement radical et imprévu, je ne vois pas ce qui pourrait renverser la vapeur. Se pourrait-il, après tout, qu'il y ait des peuples nés pour un petit pain?

Yves Drolet.